

Florence Nightingale et Henry Dunant

Convergences et divergences

par **Pierre Boissier**

Florence Nightingale, Henry Dunant : deux noms qui viennent ensemble sous la plume et que l'on trouve, associés, dans quantité d'écrits sur la Croix-Rouge et les Services de santé aux armées. Plus rarement, ces deux destinées hors série sont mises en opposition. Où est le vrai ? Convergence, divergence ? Tentons de faire la part des choses.

Mais, d'abord, quelques faits.

Tandis que nos deux héros jouissaient d'une enfance protégée et confortable, que se passait-il dans le monde, à la fois infiniment lointain et cependant tout proche des élégantes demeures de leurs parents ?

Dans les mines, dans les usines, dans les filatures, des enfants de moins de dix ans travaillaient parfois jusqu'à seize heures par jour, trop souvent encadrés par des surveillants armés de fouets. Les mères de ces enfants sont, bien sûr, elles aussi, au travail ; à l'usine, à la mine, où elles poussent des chariots dans les galeries trop basses pour les chevaux. Au sortir de ces lieux de travail obscurs et insalubres, où il a fallu suivre le rythme des machines infatigables, nombre de ces travailleurs de tous âges s'écroulent de fatigue sur les chemins qui mènent à leurs taudis.

On croit souvent qu'il n'y avait rien — qu'il ne pouvait rien y avoir — au-dessous de la condition de ce prolétariat de la première moitié du XIX^e siècle. C'est faux.

Il y avait les soldats.

Dans les casernes d'Angleterre et de France, peuplées pourtant de jeunes hommes sélectionnés et vigoureux, la mortalité était double de celle de la population dans son ensemble. Voilà pour le temps de paix, quand tout va bien et quand tout est facile. Mais que dire des armées en campagne ? Les statistiques, que l'on commence tout juste à établir, indiquent que pour un soldat tué par l'ennemi, sept ou huit autres périssent du fait de l'incurie, de la négligence et de la stupidité de l'Intendance. En fait, les armées se détruisent elles-mêmes. Pour soigner ces blessés de guerre relativement peu nombreux et ces quantités de malades, à peine y avait-il quelques médecins et infirmiers généralement démunis du matériel nécessaire. Dans l'Armée française on comptait quatre vétérinaires et demi pour mille chevaux et 0,8 médecin pour mille hommes.

C'est, en partie, la conséquence de la conscription obligatoire qui gagne l'Europe continentale après la Révolution française. Quand le soldat ne coûte plus, on a moins souci de lui. A quoi s'ajoute que le champ de bataille est souvent lointain ; on ignore ce qui s'y passe. Il est facile d'accréditer l'idée que tous ceux qui ne reviennent pas sont morts en vaillants héros, alors qu'en fait la plupart d'entre eux ont péri par simple négligence de ceux qui les commandent. L'Armée est partout « la grande muette » ; elle est sans porte-parole. Il n'y a pas eu de Frédéric Engels du soldat.

C'est dans ce monde fermé, dans ce monde inconnu de l'armée que vont s'aventurer Florence Nightingale d'abord, puis, quelques années plus tard, Henry Dunant. Ils vont pénétrer dans la caverne du monstre, se mesurer avec lui, le combattre à mains nues et le contraindre à céder du terrain. Ils vont transformer la vie du soldat.

Ils feront, l'un et l'autre, quantité d'autres choses.

Florence Nightingale a étendu son action aux hôpitaux civils ; elle s'est passionnée pour la formation des infirmières ; sa plume infatigable a couvert des volumes de philosophie et de théologie. Il en va de même avec Dunant qui, très activement, a soutenu la cause de l'arbitrage international, du pacifisme, du féminisme et qui, lui aussi, a beaucoup écrit.

Mais ne les suivons pas dans toutes leurs croisades. On se limitera à ce qui fut à la fois la grande affaire de leur vie et le domaine dans lequel ils se rencontrent : les soldats.

* * *

Les encyclopédies françaises disent souvent que Florence Nightingale fut l'un des précurseurs de la Croix-Rouge. Est-ce vrai ? Peut-on dire que l'action de Florence Nightingale et celle de Dunant s'inscrivent dans le prolongement l'une de l'autre ? Voilà qui va nous conduire à comparer ce qu'ils ont fait. Mais, chemin faisant, nous poursuivrons un second objectif, plus attachant peut-être que le premier, qui va consister à comparer non pas deux œuvres, mais deux tempéraments, deux destinées.

Notons d'abord ce fait : Florence Nightingale et Henry Dunant vont être précipités dans le monde de la guerre : elle, à 34 ans, lui, à 31 ans, de manière soudaine et inattendue. Comment imaginer, en effet, que ce ressortissant d'un pays neutre et, chose plus incroyable encore, cette femme du monde, déboucheraient un jour sur un champ de bataille ? Ils ne s'y attendaient d'ailleurs ni l'un ni l'autre en aucune façon. Mais, sans le savoir, ne s'étaient-ils pas préparés, chacun à sa manière, à cette découverte des horreurs de la guerre qui va donner un sens nouveau à leur existence ?

Ils ont tout d'abord, chacun pour leur part, consommé une rupture avec leur milieu.

La plus dure, la plus déchirante, la plus héroïque a été celle de Florence Nightingale ; car elle part de plus haut. Bien née, fortunée, jolie, spirituelle, elle a tout pour réussir et pour briller dans la voie bien tracée qui s'ouvre devant elle. Puisqu'elle y tient, on la laissera faire du grec et du latin. Mais sa place dans la société est de briller dans les salons. Elle s'y prête à regret. « Flo » veut bien danser et paraître dans les quadrilles ou les charades : le cœur n'y est pas. Dès l'âge de dix-sept ans, elle sait que Dieu l'appelle à servir. Qui ? Comment ? Elle le distingue encore mal. Mais déjà, elle est un être à part.

Peu à peu, son entourage découvre avec horreur quelle est cette vocation : soigner les malades. C'est une décision qui aurait été mal accueillie même dans les milieux les plus modestes, car le service des hôpitaux était alors assuré par des femmes de fort peu de vertu, ivrognesses pour la plupart, brutales presque toujours.

Par égard pour sa famille, Florence Nightingale choisit d'abord de sauver les apparences. C'est dans le secret qu'elle entreprend de lire tout ce qui a été écrit sur les soins infirmiers et la technique hospitalière. Ces ouvrages arides l'enchantent. Qui se douterait que cette jeune élégante accumule méthodiquement un savoir immense ?

Reste à passer à la pratique. Là encore, il faut ruser. Ses parents voyagent beaucoup ; elle obtient qu'on lui passe certaines fantaisies et, de capitale en capitale, elle trouve le moyen de s'introduire, à la sauvette, dans les hôpitaux. Et, comme Londres n'en saura rien, on se résigne à lui permettre deux stages en Allemagne, dans la maison des diaconesses de Kaiserswerth où elle se soumet avec bonheur à la discipline de fer et aux horaires de travail effrayants de cette maison modèle.

Mais ce double jeu devient moralement et nerveusement insupportable. Florence Nightingale consomme la rupture, pour occuper la place qui lui revient de droit : celle d'un chef. En 1853, elle prend la direction d'un grand hôpital de Londres. Quelques heures suffisent au personnel et aux malades pour comprendre que Miss Nightingale connaît le métier comme personne et qu'il n'est pas question de discuter ses ordres.

* * *

Le jeune Dunant commence, lui aussi, par une crise de mysticisme. Il le doit en partie à l'influence d'un illuminé, le pasteur Gaussen, ardent zéléteur du « Réveil », qui farcit les cervelles de ses jeunes élèves d'un invraisemblable méli-mélo prophétique. Mais, comme Florence Nightingale, il débute de manière tout à fait rassurante : un stage de banque.

Mais Genève et les grands livres l'ennuient. Il part pour l'Algérie, où la banque qui l'occupe a des intérêts dans une colonie agricole, à Sétif. Et voilà la rupture : Dunant n'admet pas la manière dont on use et abuse de la main-d'œuvre indigène. Très vite, des scènes violentes l'opposent au directeur de Sétif. Il reprend sa liberté et décide d'avoir son propre domaine agricole. Il proclame que chez lui, les indigènes seront heureux et bien payés.

Car il s'est donné la peine de les comprendre et il s'est pris pour eux d'une véritable affection. Il a pris des leçons d'arabe ; il a

exploré non seulement l'Algérie, mais aussi la Tunisie sur laquelle il écrit, en 1858, un livre remarquable où transparait son respect pour l'Islam.

Il jette son dévolu sur un site admirablement choisi, en Petite Kabylie : Mons Djemila. Pour ses moulins à blé, il fait venir de Londres les meilleures machines du moment. Reste à obtenir les concessions de terre et d'eau, sans lesquelles on ne saurait produire le blé, ni faire tourner les meules. Dans l'ordinaire des choses, les colons les obtiennent sans la moindre difficulté, et si les populations locales font mine de résister, l'armée saura les « pacifier ».

Mais Dunant a commis la pire des imprudences en faisant savoir qu'à Mons Djemila l'indigène sera bien traité et bien rémunéré. Les autres colons, le gouvernement militaire ont immédiatement compris que ce trublion allait gâcher le marché du travail. Un tel homme ne pouvait pas, ne devait pas réussir. On lui refuse donc les concessions qu'il demande. C'est le début d'affreuses tribulations.

Florence Nightingale et Henry Dunant, inconscients du destin tout proche qui les guette, sont désormais maîtres de leur destinée et, surtout, disponibles. Quelque chose leur dit très impérieusement qu'ils ne doivent pas se lier. C'est là un trait de leur nature profonde et qui se manifestera notamment par le célibat. Allons même jusqu'à dire par la chasteté ; ce qui leur vaudra à l'un comme à l'autre, d'être en butte aux railleries, parfaitement injustes et déplacées, de ceux qui leur prêteront, par la suite, le même penchant qui coûtera si cher à Oscar Wilde.

* * *

Pour réformer la condition des soldats, il faut d'abord la constater. Florence Nightingale et Dunant iront tout droit à ce qu'il y a de pire : elle, en Crimée, lui, trois ans plus tard, en Italie.

La guerre de Crimée est trop connue pour qu'il soit besoin d'en relater les péripéties. Quelques faits, cependant.

Les deux armées anglaise et française qui débarquent, en 1854, à Gallipoli ont deux traits communs : le courage de leurs soldats et l'imbécillité de leurs intendants. Ce dernier trait se manifeste en particulier par une totale insouciance en matière sanitaire. Non seulement on ne prend aucun souci de nourrir, vêtir et loger conve-

nablement la troupe, mais rien n'est prévu pour soigner ceux qui seront atteints de maladies à la fois prévisibles et évitables, ni pour panser les plaies des blessés. Le matériel nécessaire aux trop rares médecins est pratiquement inexistant, à telle enseigne que l'on verra des chirurgiens français acheter quelques malheureuses troussees au Marché aux puces de Constantinople.

Ce qui devait arriver arriva. Le scorbut, dont on connaissait parfaitement les causes et que l'on aurait pu facilement prévenir, fit des dizaines de milliers de victimes, de même que le typhus et quantité d'autres maladies dues, presque toutes, à l'état d'épuisement des soldats. Les malades, contagieux ou non, furent entassés pêle-mêle avec les blessés, dans des « hôpitaux » énormes. La contagion et la gangrène s'y donnèrent libre cours, puissamment aidées dans leur œuvre de mort par un désordre administratif qui touche au génie !

Mais voici qui diffère. L'intendance française, faisant preuve, ici, d'une efficacité remarquable, prend des mesures, couronnées de succès, pour que ce monstrueux scandale n'atteigne pas la métropole. On institue le « cabinet noir » qui censure impitoyablement toutes les lettres, même celles des généraux. Aucune critique ne passe. Paris ne saura rien et l'empereur Napoléon III non plus. A l'opposé, l'armée anglaise tolère la présence de journalistes et l'odeur de la « pourriture d'hôpital » parvient jusqu'à Londres.

Et aussi jusqu'à Florence Nightingale. Sa décision est rapidement prise : elle ira en Crimée. Elle fait part de son désir à son vieil ami Sydney Herbert, Ministre de la Guerre, dans une lettre qui se croise avec celle que Herbert lui écrit de son côté, pour lui demander de s'y rendre, munie de pouvoirs étendus.

On connaît l'œuvre de la « Dame à la lampe ». Travaillant jour et nuit dans des conditions inimaginables, bravant l'hostilité des responsables, elle va sauver l'armée britannique. Deux chiffres le mettront en lumière. Pendant le second hiver de campagne, après la chute de Sébastopol, pendant toute cette période où les hostilités actives ont pratiquement cessé, les Français perdront, du fait de la maladie et de l'impéritie des services de santé, 21 191 hommes, alors que les Anglais, qui ne sont que trois fois moins nombreux, n'en

perdront que 606. La différence, c'est Florence Nightingale. C'est l'un des plus extraordinaires hauts faits de toute l'histoire militaire de tous les pays et de tous les temps.

* * *

Combien différentes les circonstances qui conduisent Dunant sur le théâtre des opérations d'Italie.

En 1859, le malheureux propriétaire des moulins de Mons Djemila est un homme d'affaires aux abois. Les bureaux d'Alger et, à Paris, les Ministères continuent à faire bloc contre lui et à lui refuser ses terres à blé et son eau. Que faire ? Il ne reste plus qu'une solution : s'adresser à l'autorité suprême : à Napoléon III lui-même. Mais, pour comble de malchance, l'Empereur guerroyait contre l'Autriche, en Lombardie. Qu'y faire ? Dunant n'a pas le choix ; il lui court après. Voilà comment il se fait que notre colon arrive, au soir du 24 juin, dans une petite bourgade qui a nom Castiglione. C'est là, précisément, que sont traînés les blessés de la plus sanglante bataille que l'Europe ait connue depuis Waterloo : la bataille de Solferino, qui s'achève lorsque Dunant arrive au rendez-vous que le destin lui a fixé.

A Castiglione, Dunant trouve les blessés dans un abandon quasi total. Ils sont là, 9 000, jonchant les rues, les places, les églises. Cinq médecins, sans aide, sans matériel de pansement, leur apportent une aide dérisoire. Il n'y a ni literie, ni subsistance organisée. Dunant ne connaît rien à la médecine, mais il se conduit en homme de cœur. Il interrompt son voyage et, pendant une petite semaine, il va tenter de venir au secours de ces malheureux. Jour et nuit, il se dévoue sans compter. Il donne à boire à ceux que la soif dévore, il passe un bras charitable sous la tête des mourants dont il recueille les dernières volontés, il s'essaie maladroitement à faire quelques pansements, sans autre bandage que le pan de la chemise des blessés eux-mêmes. Puis il reprend la route, échoue dans sa tentative d'approcher l'Empereur et regagne Paris.

On voit l'immense différence qui existe entre nos deux personnalités. Florence Nightingale va en Crimée, parce qu'elle a voulu soigner des blessés. Elle dispose de moyens, d'une équipe d'infirmières, d'argent et de pouvoirs précis. Elle est hautement qualifiée pour cette tâche qu'elle poursuit pendant huit mois. Dunant est

l'exact contraire. Il arrive au hasard d'un voyage d'affaires ; il est l'image même de l'amateur incompetent et il ne demeure au chevet des blessés que pendant cinq jours. Mais, de part et d'autre, le spectacle est le même : Castiglione, c'est le Scutari de Dunant.

Mais, voici où nos deux héros se ressemblent à nouveau. Ils ne vont pas, comme des milliers d'autres témoins des mêmes scènes, rentrer chez eux et tout oublier. Non. Leur vie, désormais, appartient aux blessés. Ils n'ont plus qu'une raison d'être : changer l'ordre établi, substituer l'intelligence à la bêtise, le cœur à l'indifférence. Identité de but, oui. Mais, nous allons le constater, divergence complète dans le choix des moyens. De scènes identiques, ils vont tirer des conclusions diamétralement opposées.

Le raisonnement de Florence Nightingale est simple : l'intendance est mal organisée : il faut la réorganiser. Contre ce Goliath, Florence Nightingale mène le combat de David et la victoire lui est restée. Elle donne un visage nouveau aux hôpitaux anglais. Son action va s'étendre jusqu'aux garnisons du Canada, au moment de la guerre de Sécession, puis jusqu'aux Indes, lors de la révolte des Cipayes.

Revenons maintenant à Dunant. Passons d'un extrême à l'autre. Comme Florence Nightingale, il a vu comment fonctionne l'intendance des armées et de quel esprit elle est animée. C'en est assez pour le persuader de deux choses : qu'il est impossible de réformer l'intendance et que, par conséquent, il faut créer une nouvelle institution, de caractère privé, qui viendra pallier les carences de l'administration militaire.

Son idée est simple : il faut constituer, dans tous les pays du monde, des Sociétés qui, dès le temps de paix, formeront ce qu'il appelle des « secourus volontaires » et accumuleront un matériel aussi important que possible : trousse chirurgicales, pansements, ambulances, etc. Que la guerre survienne, et ces Sociétés seront prêtes à agir ; elles se porteront, avec tous les moyens dont elles disposent, sur le théâtre des opérations. Aux côtés des Services de santé de leurs armées respectives, elles vont relever les blessés sur les champs de bataille, les panser, les évacuer vers l'arrière.

Comme Florence Nightingale, Dunant va exprimer ses idées dans un livre qu'il intitule : « Un Souvenir de Solférino ». Mais l'ouvrage n'est pas destiné aux seuls spécialistes car, répétons-le,

Dunant a renoncé à convaincre les autorités constituées. C'est au public qu'il s'adresse : aux pères, aux mères des soldats présents et futurs et aussi à ces pères et à ces mères des soldats que sont les souverains et souveraines d'Europe. Son style est brillant, son récit plein de couleur et ses descriptions d'un réalisme parfois insoutenable. Et l'ouvrage atteint son but. On en parle avec émotion dans les salons où, grâce à lui, on a la révélation de ce qu'est le côté sombre de la guerre : celui dont on ne parle jamais.

Susciter la création de toutes ces Sociétés dépasse les forces d'un homme seul. Quatre Genevois se groupent donc autour de Dunant et décident avec lui d'inviter tous les souverains d'Europe à déléguer à Genève des experts et des représentants auxquels on soumettra la grande idée. Cette conférence a lieu en 1863. Elle marque la fondation de la Croix-Rouge.

Très vite, on voit apparaître dans toute l'Europe ces Sociétés qui prendront tout d'abord les noms les plus divers. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'elles adopteront le nom de Sociétés de la Croix-Rouge tandis que le petit groupe qui a fondé l'œuvre prendra le nom de Comité international de la Croix-Rouge.

Dunant, qui a pour Florence Nightingale l'admiration la plus vive, n'avait pas manqué de lui faire remettre son livre. Conséquente avec elle-même, Florence Nightingale réagit avec sa vivacité coutumière et ne cache pas à Dunant sa complète réprobation.¹

« Une société de ce genre, lui écrit-elle en janvier 1863, prendrait sur elle des devoirs qui incombent de fait aux gouvernements de chaque pays ».

Et d'ajouter que ce serait une erreur de

« vouloir enlever à ces gouvernements une responsabilité qui leur appartient réellement et qu'eux seuls sont à même de bien compter ».

Là, elle se trompe. Car dans bien des pays, le développement des Services de santé des armées va s'opérer avec une terrible lenteur et en quantité de lieux, on verra la Croix-Rouge, plus forte, mieux équipée, mieux organisée que les Services de santé, arriver la première sur le champ de bataille et sauver ainsi des centaines de

¹ Voir à ce sujet : *Revue internationale de la Croix-Rouge* : Comment l'Europe accueillit le Souvenir de Solférino, par B. Gagnebin, juin 1950 ; Florence Nightingale et Henry Dunant, par J.-G. Lossier, mars 1954.

milliers de blessés qui, sans elle, étaient condamnés à mourir dans l'abandon.

Quelques mois après la fondation de la Croix-Rouge, Dunant a une nouvelle idée. Il a compris que les belligérants sont tout prêts à reconnaître la situation particulière des blessés et de ceux qui les soignent. Ce ne sont pas à proprement parler des adversaires, puisqu'ils ne prennent aucune part aux combats. Pourquoi, dès lors, leur faire subir les rigueurs de la guerre ? En fait, on serait prêt à les épargner si l'on pouvait compter sur la réciprocité et reconnaître aisément les véhicules, les bâtiments qui ont pour seul usage d'abriter les blessés. Et de nouveau, Dunant trouve une solution, aisément réalisable.

Il faut, dit Dunant, introduire dans toutes les armées un signe unique, partout le même et donc connu de tous, qui désignera les hôpitaux militaires, les ambulances et le personnel médical. Par traité, les Etats s'engageront, les uns envers les autres, à respecter cet emblème.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En 1864, une conférence diplomatique se réunit à l'Hôtel de Ville de Genève et adopte la « Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne ». Désormais, les ambulances, les hôpitaux militaires, le personnel sanitaire « seront reconnus neutres et comme tels, protégés et respectés par les belligérants ». « Un drapeau distinctif et uniforme » est adopté : la croix rouge sur fond blanc.

Cet événement marque une date importante dans l'histoire de l'humanité. Guerre et droit étaient jusqu'alors regardés comme des contraintes inconciliables. La guerre ne manifestait-elle pas l'échec du droit international ? Dunant, et avec lui les fondateurs de la Croix-Rouge ont soutenu, au contraire, que le droit pouvait agir jusque dans la guerre et régir, dans certains domaines, le comportement des combattants. C'est ici l'origine de tout le droit écrit de la guerre : Conventions de Genève et Conventions de La Haye.

Nous observons tout à l'heure que, partant de prémices identiques, Florence Nightingale et Henry Dunant ont choisi des voies différentes. Florence Nightingale a réformé le Service de santé dont elle avait constaté les insuffisances ; Dunant a créé une organisation nouvelle.

On pourrait ajouter ceci : Florence Nightingale a agi dans son propre pays : c'est l'armée britannique qui lui tient à cœur et qu'elle entend doter d'institutions meilleures. Dunant, lui, s'est situé d'emblée sur le terrain international. Immédiatement, il a parlé de « tous les pays du monde ». Ces Sociétés de secours dont il croit à l'urgente nécessité, il les veut partout. Quant à la Convention de Genève, elle doit, elle aussi, tendre à l'universalité. C'est ici antithèse : Florence Nightingale a une action nationale tandis que tout le système de Dunant a un caractère international. Il n'est que justice, cependant, d'ajouter que l'œuvre de Florence Nightingale dépassera très vite, et sans même qu'elle l'ait cherché, les limites de l'Empire. Elle aura valeur d'exemple ; d'autres Etats s'en inspireront, à commencer par les Etats nordistes, au moment de la guerre de Sécession.

* * *

Père de la Croix-Rouge et du Droit de la guerre, Dunant passe un peu plus de deux ans dans l'euphorie de la célébrité. Mais la roche tarpéienne est toujours près du Capitole. En se vouant au salut des blessés de guerre, Dunant a terriblement négligé ses affaires qui vont de mal en pis. Brusquement, c'est le gouffre. Une banque de Genève qui lui avait avancé de l'argent fait faillite. Sommé de payer, Dunant tombe dans un dénuement total. Il se réfugie à Paris, couche sur les bancs des jardins publics, dans les salles d'attente des gares. Il souffre de la faim, du froid et d'humiliations cuisantes. En 1870-71, pendant le Siègne de Paris et la Commune, il ressurgit, héroïque, admirable, sauvant des blessés et trouvant même le moyen de mener des négociations entre Communards et Versaillais.

Puis l'oubli tombe sur lui.

Un jour, il arrive dans un petit village de Suisse alémanique qui domine le lac de Constance : Heiden. Un hospice le recueille. Il est si pauvre que, faute de vêtements de rechange, il doit garder le lit lorsqu'on lave son linge. Il passera vingt-trois ans dans cet exil. Chacun le croit mort depuis longtemps jusqu'au jour où un jeune journaliste suisse-allemand apprend que le fondateur de la Croix-Rouge habite dans ce village du canton d'Appenzell. Il y court.

Il découvre un Dunant vêtu d'une robe de chambre rouge et portant une longue barbe blanche, plongé avec passion dans la rédaction d'un livre contre la guerre : *L'Avenir Sanglant*. Quelle aubaine et quel article ! Les journaux du monde entier le reprennent. On découvre avec stupeur qu'Henry Dunant est toujours vivant et, d'un coup, c'est de nouveau la gloire. Les souverains lui écrivent. Il reçoit des messages par milliers et, suprême honneur, le premier Prix Nobel de la Paix.

Dans son testament, écrit d'une main ferme, Dunant a demandé que ses « restes mortels soient incinérés à Zurich sans aucune espèce de cérémonie ». C'est ainsi qu'il quitte ce monde, le 30 octobre 1910, deux mois et demi après Florence Nightingale qui avait exprimé le même vœu, suivi avec non moins d'exactitude.

* * *

Dunant a disparu de la scène dans les conditions que l'on sait, en 1867. C'est assez exactement le moment où Florence Nightingale se persuade qu'elle n'est plus en état de se lever, de sortir de chez elle. Etendue, elle continue à travailler d'arrache-pied. Mais, tout comme Dunant, elle disparaît. Si totalement que le public finit par la croire morte elle aussi. Pendant quarante-trois ans, ils vont être, l'un et l'autre, des êtres sans visage, des êtres d'une seule chambre. Cette dernière analogie ne laisse pas d'être troublante.

Il semble évident qu'un homme qui éprouve, à trente-neuf ans, un revers de fortune, si total soit-il, n'est pas perdu, surtout quand il a les ressources intellectuelles, les amitiés, les appuis dont disposait Dunant. De même, ceux qui ont étudié de près la vie de Florence Nightingale s'accordent à penser que l'épuisement dans lequel elle s'est trouvée à la suite de la guerre de Crimée n'était pas inguérissable. Il semble bien que rien ne l'obligeait à adopter cette existence de recluse.

On en vient à se demander si certains êtres, qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, qui ont atteint le but que la Providence semble leur avoir assigné, ne sentent pas confusément, mais très impérieusement, qu'ils doivent disparaître et que c'est peut-être à cette condition-là que l'œuvre qu'ils ont commencée pourra, reprise par d'autres, prendre tout son développement ?

Un dernier mot.

On a vu que pour transformer la condition des soldats, Florence Nightingale et Henry Dunant ont choisi des voies divergentes, sinon même opposées. Ne disons donc pas que Florence Nightingale a été un précurseur de la Croix-Rouge. Mettons-la à sa vraie place : celle de précurseur des Services de santé militaires modernes. Ce n'est pas un moindre titre de gloire !

Mais l'avenir a clairement montré que leurs œuvres sont complémentaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder une ambulance, un navire-hôpital. Ils témoignent du progrès constant qui s'est opéré dans la ligne voulue par Florence Nightingale. Mais quel emblème les protège contre les attaques d'un ennemi éventuel ? C'est la croix rouge, le signe de Dunant. Voilà comment ils se sont rejoints et comment ils se trouvent maintenant unis dans nos mémoires et dans la gratitude des hommes.

Pierre BOISSIER

Directeur de l'Institut Henry-Dunant